
Des châteaux, des cités, des hommes et des livres

Pierre Naudin

Arbor CLXX, 671-672 (Noviembre-Diciembre 2001), 559-569 pp.

Je devais avoir six ans lorsque je fus mis en présence d'un témoin du Moyen Age. Mes parents, qui étaient pauvres, avaient eu, je ne sais comment, l'occasion de se rendre à Dieppe un dimanche. Nous avons quitté Choisy-le-Roi, notre ville, au lever du soleil pour monter, à Paris, dans un train dont le roulement monotone m'endormit aussitôt. Sous une pluie continue, le chemin de fer nous conduisit dans cette cité portuaire sans autre vestige du temps passé que son château proche de la mer.

Deblé, cette énormité de pierre grise coiffée dardoise me parut sinistre. Sa visite confirma mon impression. J'en sortis l'âme et le corps glacés. Il me tarda de repartir. La journée me parut très longue.

J'ignorais tout, alors, de notre Histoire. Je ne fus guère enclin à en savoir davantage. Pourtant, je finis par m'y intéresser: les gravures de mes livres scolaires m'importèrent cependant plus que les textes.

Mon second contact fut différent de celui de Dieppe. Après avoir thésaurisé toute leur existence, mes grands-parents achetèrent, en 1934, une maison à Briatexte. Ce village situé à égale proximité de Toulouse et d'Albi avait été fondé, sous Philippe le Bel, par son vassal, Simon Briseteste, que le roi de France avait nommé, le 27 avril 1287, sénéchal de Carcassonne. Cet important serviteur de la Couronne semble avoir été un homme honnête et consciencieux. Après une visite aux berges du Dadou, la rivière qui coulait à proximité des ruines de l'ancien château de Thoëls, il décida de créer ce qu'on appelle toujours une bastide. Dès 1289, des maisons furent bâties et l'on entoura l'église d'une place à arcades, sorte de cloître civil à usage commercial appelé *place des couverts*.

Contrairement à la mélancolie que j'avais éprouvée dans mon enfance prime à la vue dun château blafard et inhospitalier, je reasentis devant cette maison de l'Ancien Temps en partie délabrée, une sorte débahissement rehaussé dun singulier plaisir: elle me donnait confiance. Pourtant, sa façade dotée dun encoorbellement était rébarbative! Pendant mes trois mois de vacances annuels, elle allait devenir mon refuge. De ma chambre, avant que le sommeil me prît, jécouterais le bruissement dune rivière qui hélas! souillée par les rejets des mégisseries de Graulhet, une cité voisine, est devenue la plus polluée de France.

Mes grands-parents avaient chargé mon père de remettre leur second foyer en état puisquils y finiraient leur vie. Il disposait de tout son temps, étant pensionné de la guerre de 1914-18. Il sy consacra tandis que nous étions logés chez des parents de ma grand-mère qui avait passé toute sa jeunesse à Briatexte.

Cette maison était lune des plus anciennes du village. Son agencement me paraît encore un modèle dont certains architectes pourraient s'inspirer. Tandis que mon père et les maçons quil avait sollicités consolidaient le rez-de-chausée, une partie de celui-ci seffondra: la colonne de soutien, en briques et mortier, fut engloutie dans une cavité qui, sans aucun doute, était un machicolis aménagé dans les anciennes murailles. Jajoute quau centre de la cave, une profonde fosse pareille à un entonnoir renversé avait été creusée. En 1950, mon épouse et moi avons voulu la sonder. Nous avons retiré des pelletées de détritrus de cuir de toutes formes: avant son acquisition par mes grands-parents, la maison avait été occupée par un cordonnier. Que contenait cette fosse? Était-elle l'entrée dun souterrain? Je le crois mais ne puis en apporter la preuve: ma cousine reçut cette maison en donation partagée. Elle sen défit immédiatement. Bien que le prix de vente eût été des plus modestes, je ne disposais pas des fonds pour lacquérir.

Le troisième contact

Mon troisième contact avec le Moyen Age date de 1936. Alors que nous étions en vacances, mon père memmena à Cordes, à 20 kilomètres de Gaillac. Environ 100 kilomètres, à bicyclette (aller-retour).

Cordes est désormais célèbre: un peintre médiocre la baptisée Cordes sur-Ciel, formule banale dont se délectent les gens du pays. Cette très ancienne cité a conservé maintes maisons et monuments dépoque. On ne peut mieux la comparer qu'à un Mont-Saint-Michel terrestre.

Cette pyramide de joyaux architecturaux existait avant même que Simon de Montfort, (1150-1218) eût conquis le Languedoc. Lorsque

nous la visitâmes, les rues étaient «en escaliers». Les maisons dont les propriétaires étaient morts pendant une épidémie (la peste ?) et dont les entrées étaient closes depuis des siècles, exhibaient sur leurs portes de grandes croix vermeilles. Maintes autres, dans cette cité moribonde, étaient à vendre.

Je me souviens d'avoir erré sans trop de curiosité dans cette bastide. Il y avait plus de chiens que de gens dans les rues. Bien quelle eût souffert de la guerre qui avait opposé les guerriers du Nord et du Sud, je n'y percevais rien de tragique. Je fus déçu.

Je le fus plus encore en 1968 lorsque j'y revins. La cité renaissait. J'eusse dû m'en réjouir mais, comme le Mont-Saint-Michel, elle était livrée au mercantilisme. Elle ne vivait, elle aussi, que du tourisme. Je n'y reviendrai pas.

Le quatrième contact

Mon quatrième contact fut plus intéressant.

Alors que mon épouse, ma fille et moi passions nos vacances en Normandie, dans le Cotentin et plus précisément à 6 kilomètres de Coutances, nous découvrîmes, lors d'une promenade, un château ruiné enveloppé de lierre. Cet immense vestige du passé engoncé dans sa parure verdoyante développa sous nos regards, au fur et à mesure que nous le visitâmes, des beautés qui, cette fois, me touchèrent. Il existait encore une porte, des boiseries. Je pouvais mentalement reconstituer la totalité de cette ruine. Il y avait même une tour intacte: la Tour de la Fée. Elle était vêtue de plantes parasites mais je pouvais imaginer sans peine la dame de jadis qui lavait hantée, ainsi que les seigneurs et les serviteurs sadonnant à leurs tâches quotidiennes. Le nom de ce château, Gratot, s'imprima dans mes pensées d'une façon indélébile ainsi que celui de la famille qui y avait vécu: les Argouges.

Personne, alors, ne visitait Gratot. Il était pourtant proche d'une route où on le voyait, majestueux, esseulé, abandonné impardonnablement à une végétation dévorante. Nous y allâmes cinq ou six fois en un mois et pendant quelques années, sitôt installés dans la maison de campagne où nous vivions loin des servitudes parisiennes, notre première visite était pour ce château.

Nous fûmes satisfaits lorsque des jeunes commencèrent à le restaurer. Le lierre disparut et je m'aperçus que ce qui avait fait la beauté de cette forteresse entourée d'une douve où elle se mirait, était la profusion de sa verdure et sa solitude.

De savantes et nécessaires réfections avaient accompagné cette opération de nettoyage. Au fur et à mesure quelle setaient effectuées, Gratot avait perdu son âme. Il n'était plus question pour moi, devant ou dans ce aquelette de pierre, dimaginer quoi que ce fût. Il y avait quelques touristes. Ils se photographaient parmi les pans de murs, auprès dun contrefort, sur le seuil d'une voûte sombre. Gratot n'était plus qu'un immense-ossuaire. J'ai vu des visiteurs séloigner lesprit aussi triste quinsatisfait.

Un jour où ma déception se révélait plus grande qu'à l'ordinaire, je décidai par écriture de ressusciter ce château; de lui rendre son aspect ancien et sa population. Cependant, j'hésitai. Pour mélancer dans mon entreprise, il me fallait tout apprendre de la vie, des moeurs, des événements survenus lors des années 1300 à 1400. Je mis cinq ans à me documenter sans écrire une ligne de cet ouvrage, mais en usant mes plumes à prendre des notes dans nos deux grandes bibliothèques: la Nationale et l'Arsenal. Et je n'osai toujours pas écrire la première ligne de mon récit.

Pourquoi? Eh bien, parce qu'à mes débuts en littérature, j'avais été bloqué par une réflexion de l'homme qui avait accepté avec enthousiasme les quatre feuillets dun conte que j'avais envoyé au journal L'Aurore sans grand espoir d'être publié dans la page quotidienne consacrée à la vie littéraire. Il se nommait Albert-Jean. Chaque mois, il me publiait un conte, cest-à-dire une courte histoire en 4 pages manuscrites. Un jour où, dans le «corset» qui nous était imposé, à une vingtaine d'auteurs et à moi, je décrivis le retour dun croisé en son château. Mon héros sétait absenté de longues années. Si longtemps que son épouse, le croyant mort, sétait remariée. Une joute devait départager les deux maris.

J'avais été content de cette histoire. Elle n'était point originale et je savais que des remariages de cette espèce avaient existé. Or, je reçus du directeur littéraire de L'Aurore une lettre que je n'ai pas conservée mais où il me disait en *substance*: «*Renoncez à écrire sur le Moyen Age. Ce n'est pas un sujet pour vous*».

Ce jugement mobsédait. J'attendis un autre événement pour m'atteler ou non à la besogne.

Une rencontre décisive

Je doía ma rencontre décisive à l'Espagne. J'y vins pour la première fois en 1971 et la traversée du pays, pour me rendre à Castellón de la Plana, fut un enchantement. Cette année-là, je découvris Peñíscola,

et pendant plus de dix ans, cette cité fut pour ma famille et moi un lieu idéal de vacances.

Evidemment, la forterese avait tout ce qu'il fallait pour me séduire. Toutefois, elle ne me suffisait pas. Nous découvrimmes, sur la grand-route de Tarragone à Valence, des châteaux perchés sur des montagnettes. Il me fallut les approcher. En pleine chaleur, un jour, nous décidâmes d'une escalade pour visiter l'un d'eux. Il dominait le village de Santa Magdalana de Pulpe.

Ce fut une ascension si pénible dans les rochers et les pierres que notre caniche y voulut renoncer. Je le portai. En haut, je fus tout d'abord déçu. Le monument qui, de bas, m'avait semblé préservé des ans et des intempéries, n'était qu'une ruine où certains murs subsistaient encore, aussi hauts qu'à leur origine. Quelques instants plus tard, une sorte de enchantement agit sur moi, que je n'avais jamais encore éprouvé dans les châteaux «français», surtout ceux du Languedoc.

Comment dire? Il me semblait que cette forteresse qui peut-être n'avait jamais reçu de visite depuis des décennies, ouvrait son cœur. Cela peut paraître insensé de le révéler, mais je pus imaginer enfin, dans leur complétude étrange et colorée les hommes et les femmes qui avaient vécu dans ce castillo perdu, livré aux assauts des vents et des pluies venus de la mer ou des montagnes. Les souffles chauds m'apportaient leur haleine et il m'en fallait de peu que j'entendisse leurs propos, leurs rires et le bruit des sabots des chevaux et des mulets sur la pierre d'un chemin qui n'existait plus.

L'envie de décrire l'Espagne du XIV^e siècle ajouta au désir de créer des personnages qui fussent authentiques ou qui en eussent vraiment l'apparence. Ils devraient voir ce que je voyais, entendre ce que j'entendais éprouver en certains lieux ce que j'éprouvais.

Il me restait à faire quelques rencontres édifiantes. Ce furent, les années ajoutant aux précédentes, Guadamur, Alarcon et Tolède.

Le premier château reçut deux fois ma visite. Le second trois fois. J'ai admiré la beauté sauvage, lunaire, d'un site où je ne me suis pas contenté d'être à proximité de la citadelle. J'en ai escaladé les escarpements pour aller rôder à l'entour des tourelles de guet et, là encore, imaginer —avec moins d'acuité qu'au «castillo perdu»— les personnages d'autrefois.

L'ultime poussée qui me fut donnée vers l'écriture d'une fresque historique (et j'en suis bientôt à son 17^e volume consacré à la Guerre de Cent Ans en France, en Angleterre et en Espagne, dont 3, provisoirement à cette dernière), l'ultime poussée porte un nom précis: *Toledo*.

Je fus doublement enthousiasmé par cette cité fantastiquement belle et par un homme qui, en l'année 1972, forgeait des armures que

jamais je n'avais vues daussi prés. Cet armurier, cest Félix del Valle, et je dois dire, car *cest la vérité*, que sans mon long arrêt dans son atelier, sans ses propos sur son métier, —je devrais dire sur ses oeuvres—, je n'aurais pas aussi complètement meublé ma cervelle avec les éléments casentiels de lexistence au Moyen Age: les armes, les armures, les chevaliers, leurs amours et leurs haines. Je pouvais donc habiller de fer mes châtelains, décrire leurs passions et leurs jeux -sans oublier leurs guerres. J'ajoute que pour compléter mon éducation sur ces hommes de fer, je suis allé trois fois á Segovia dans lintention de visiter lentement lAlcazar. Ce fut toujours un éblouissement.

Lultime rencontre

La derniere rencontre qui paracheva mon éducation porte un nom prestigieux: Carcassonne. Cette vaste cité, pourvue dune double enceinte et dont certaines murailles et parties de quelques tours sont d'origine gallo-romaine, fut sauvée par un homme extraordinaire, doué dune puiasance de travail phénoménale: Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc (1814-1879). Grand admirateur de larchitecture du Moyen Age, il avait voyagé a travers la France en compagnie de son ami, Prosper Mérimée, alors inspecteur des Monuments historiques, écrivain et auteur dun livre remarquable sur Pedro le Cruel.

L'Empereur Napoléon III épousait les idées des deux hommes quant á la protection des monumento érigés en une lointaine époque et dont les générations et les gouvernements antérieurs au Second Empire s'étaient désintéressés. Disposant des fonds considérables alloués par l'Empereur et ses ministres, Viollet-le-Duc avait restauré, avant de se pencher sur les décombres de Carcassonne, la basilique de Vézelay, les églises Saint-Germain-des-Prés et Saint-Sernin de Toulouse, et Notre-Dame de Paris. Il allait plus tard reconstituer le chateau de Pierrefonds en s'inspirant toujours des formules stylistiques médiévales. Génie de l'architecture, il fut parfois critiqué. Son oeuvre écrite, ses dessins, ses gouaches et ses tableaux sont encore une source de références pour qui veut avoir une vision non pas approximative, mais juste du Moyen Age.

Il convient, pour visiter Carcassonne, de se lever á laube et de se presenter seul devant la Porte Narbonnaise, l'entrée principale de la cité, afin dy errer á son gré sans que des touristes ne viennent ni gêner les regards ni souiller les méditations.

Une fois le pont-levis franchi, il importe de négliger les lices sises entre les deux enceintes et de cheminer dans létroite rue qui mène

au château comtal dont l'entrée, flanquée de deux tours portières, défend l'intimité d'un jardin. Pendant la guerre du Nord contre le Sud, Simon de Montfort y avait installé sa demeure.

Une fois le seuil entre les tours, on découvre le château que jouxte une maison récente, à colombages, réplique de celle, très ancienne, que l'on peut admirer sur la place de la cité d'Alet-les-Bains, à 25 kilomètres de Carcassonne. Le château visité, la basilique Saint-Nazaire et Saint-Celse offre à tous les amateurs d'art roman et gothique qui veulent errer dans les draperies impondérables répandues par les vitraux, des trésors multiples essentiellement du XIV^e siècle. Ils flattent de proche en proche les yeux, lesquels peuvent se reposer sur les ornements et déchiquetures de pierre où les sculpteurs de jadis donnèrent cours à cette imagination et ce goût du fantastique qui font le charme des vieilles églises et des cathédrales.

Après cette cure de sérénité sous de hautes voûtes fraîches, il ne reste plus qu'à errer dans la cité. Il convient d'y marcher au hasard et de ne pas trop attarder ses regards sur les maisons et les boutiques puisqu'il n'y a, en vérité, plus rien de médiéval à considérer.

Et c'est bien le paradoxe de cette citadelle aux murailles formidables et aux abords tentateurs. Excepté quelques façades où l'on discerne encore l'influence de Viollet-le-Duc, les dites maisons sont des plus ordinaires. Comme à Cordes et au Mont-Saint-Michel, le mercantilisme règne. Il y a pléthore de restaurants, de boutiques consacrées à la vente des glaces, gâteaux, sandwiches: tout ce qui peut se manger en marchant, et les rues sont jonchées de débris. Les boutiques de souvenirs abondent et ceux-ci sont du plus mauvais goût. Leurs présentoirs ne séduisent que les enfants. Deux exceptions cependant: dans le magasin de M. Alessandri, place Saint-Jean, sont exposées des armes et des tapisseries de qualité. À la choppe Damsel, dans la ruelle Saint-Sernin accédant à la place Saint-Marcou, une Anglaise vend des objets de son pays. Ils méritent plus qu'un regard.

Quand le modernisme préjudicie l'Ancien

Un an avant d'entrer dans le nouveau siècle, des boutiques modernes furent créées place Saint-Jean, assez éloignées, heureusement, de celle de M. Alessandri. Elles sont autant d'insultes à l'architecture médiévale et contribuent à la dégradation d'une cité qui devient «invisitable» à partir de 9 heures jusqu'à 19 heures. Une foule immense, souvent sale, fréquemment indécente, s'y coagule non point pour admirer quelques beaux vestiges mais pour s'y gaver de tout ce qui peut se manger.

On se demande pourquoi tant de Béotiens, de mendiants, de visiteurs inutiles se déplacent à Carcassonne puisqu'ils ny contemplent rien et n'éprouvent rien d'autre que les démangeaisons de leur estomac et de leur gorge fréquemment asséchée. Il y a mieux encore au chapitre de la déception: les guides chargés de la visite des remparts sont trop peu nombreux, lété, pour piloter les *rare*s touristes soucieux de s'instruire. De jeunes stagiaires sont embauchées. Un leur a fait préalablement la leçon, et sans doute certains vieux guides malicieux ont-ils glissé dans leurs propos quelques sornettes qu'ils sempressent d'introduire naïvement dans leurs commentaires. Je ne résiste pas à l'envie de conter l'anecdote suivante, non seulement parce qu'elle est authentique, mais aussi parce qu'elle révèle un laisser-aller singulier.

En 1995, sachant que j'avais «fabriqué» moi-même et pour mon compte un équipement militaire du XIII^e siècle, un général ami me demanda de participer avec mon épouse à une fête médiévale qu'il organisait à Mazères, à environ 50 kilomètres de Carcassonne. Il voulait, à tout prix, que dans le défilé, il y eût un chevalier et sa dame à vrai dire authentiques.

Mon haubergeon était composé de 60.000 anneaux et mon camail de 11.000.

Une semaine avant de participer à cette fête, ma femme et moi décidâmes d'aller errer dans Carcassonne. Une visite allait avoir lieu. Il y avait, entourant une jeune cicerone, une quinzaine de personnes. La curiosité nous prit, et bien que connaissant la cité en long et en large, nous nous joignîmes à elles.

Demblée, je relevai maintes erreurs dans le discours de la jeune fille. Je m'interdis, d'y apporter la moindre modification, mais je souffrais de mon silence.

Nous arrivâmes à la tour dite de l'Inquisition, à la sortie de laquelle selevait un escalier d'une quarantaine de marches. Au pied de celui-ci, la jeune commentatrice nous tint ce propos:

—Messeieurs— dames, pour monter en haut de cet escalier, les soldats étaient obligés d'ôter leur cote de mailles.

Je contestai aussitôt cette sottise énorme. La jeune fille me considéra comme si j'étais un imbécile qui ne connaissait rien à l'affaire et m'expliqua qu'une cote de mailles était lourde (!), rigide (!) et conclut qu'elle avait raison.

Je m'abstins de poursuivre un dialogue qui nous eût courroucés l'un l'autre.

Il convient de démontrer

En revenant à Alet-les-Bains, notre lieu de résidence, je dis à mon épouse:

— Nous y retournerons demain. Il faut que je donne une leçon à cette péronnelle.

— Tu vas te faire remarquer, me reprocha-t-elle.

Le lendemain, ma cotte de mailles et mon camail dans un sac en plastique —j'avais renoncé à mon épée—, nous revînmes à Carcassonne. Par miracle, notre jeune guide allait partir en tournée. Nous reconnut-elle ? Je-ne le crois pas.

Nous nous joignîmes aux visiteurs et entendîmes les mêmes absurdités que la veille. Parvenus à la Tour de l'Inquisition, je dus subir le même inepte commentaire sur la montée de l'escalier.

— Permettez, dis-je alors à la pimprenelle.

Jouvris mon sac, en tirai mon camail (1,200 Kg) et mon haubergeon (environ 18 kg). Et je madressai aux touristes:

— Vous venez de entendre, messieurs et mesdames, une explication déraisonnable. Quelqu'un d'entre-vous veut-il endosser cette cotte et se coiffer de ce camail ?

Quittant sa fiancée, un jeune homme accepta mon offre.--; Je l'aidai à endosser mon habit de fer et à se coiffer du camail.

Il était au bas des marches.

— Montez-les en courant, lui dis-je, comme si nous étions attaqués.

Il gravit les marches aisément à la course. Quand il fut au sommet, je me tournai vers notre cicérone.

— Pardonnez-moi, lui dis-je, mais quand on veut s'exprimer sur le Moyen Age, il convient de se documenter.

Puis je m'excusai de l'avoir humiliée.

Elle ne protesta pas. Je sentis, évidemment, sa colère glisser de ma tête à mes pieds tandis que je remettais dans mon sac mes deux vêtements de fer. Les touristes ne souriaient point. Je suis sûr que certaines femmes m'en voulaient d'avoir troublé un jeune esprit dont je n'admettais pas qu'on eût versé dedans quelques sottises. En fait, j'avais fourni une leçon à tous. Jusqu'à la fin de la visite, je me sentis parfaitement tranquille. J'agis toujours avec mes semblables non pas selon ce qu'ils sont, mais selon ce qu'ils devraient être. C'est une forme de générosité que de les instruire même si la vérité peut les indisposer à mon égard.

Et, puisqu'il faut conclure....

Revenons aux châteaux et cités concernant les bonnes leçons qu'ils me fournirent.

Le village occitan de Briatexte, qui fut si beau dans ma prime jeunesse le demeura, je croia, jusqu'en 1980. Un jour, allant, comme chaque année, me recueillir sur la tombe de mes grands-parents, je rencontrai le maire. Après les propos d'usage, il mannonça fièrement:

— Nous avons modernisé la place des couverts. Allez-y! ... Vous pourrez admirer le changement.

Nous y allâmes, mon épouse et moi, et fûmes scandalisés. La belle place au centre de laquelle, cent ans plus tôt, on avait détruit une église qui avait été construite lors de la création de la bastide démolie en 1330, reconstruite et qui existait encore au XVIII^e siècle avant de disparaître à jamais, la belle place, dis-je, avait perdu tout son caractère ancestral. On l'avait rehauasée et dallée. Des lampadaires 1900 et une fontaine anachronique (de fort mauvais goût) «juraient» avec les bâtiments du pourtour. C'était un affreux blasphème asséné à un ouvrage antique, une irréparable gangrène inoculée à des témoins de pierre qui pouvaient attester de la vieillesse de Briatexte.

Mieux encore: une espèce de muret séparait les premières maisons de la route, bien qu'il n'y eût jamais eu d'accident en cet endroit, l'éclairage consistait en des lampadaires qui se voulaient modernes et qui sont affreux! Lorsque nous repassâmes, en 1999, on détruisait des maisons centenaires comme on avait détruit le vieux lavoir pittoresque pour le remplacer par un parking!

Je ne retournai pas rue du Moulin pour contempler mélancoliquement la maison de mes grands-parents, ni même au vieux moulin dont de nouveaux propriétaires avaient détruit tout le charme. J'ajoute qu'un viaduc surplombait le Dadou. Sa destruction inutile avait fait deux morts. Nous partîmes, mon épouse et moi, comme on fuit.

Je ne dirai rien de Gratot qui tient pourtant une place énorme dans mes récits. Il est sinistre. A quoi bon s'y arrêter encore.

J'avais connu Peñiscola en 1971, alors que le château et le petit village blanc niché contre lui, composaient un site extraordinaire. Progressivement, des hôtels s'y sont bâtis partout, anarchiquement, rendant ce site insupportable à ma vue. Les montagnes à l'entour ont été assaillies et dévorées par des maisons, des maisons et encore des maisons: c'est un tohu-bohu auquel se joint, si j'ose dire, le tintamarre des annonceurs célébrant les qualités contestables des restaurants et des établissements nocturnes. Ce nest pourtant pas à regret que cette cité figurera bientôt dans un des tomes de ma troisième fresque puisque Benedict XIII (Papa Luna) y joue un rôle important.

Je pense qu'Alarcon et Tolède sont inchangés. Toute modernité, dans les antiques cités, me paraît sacrilège. C'est pourquoi, si je vais à

Carcassonne, ce n'est pas pour admirer une antiquité qui, de l'intérieur, hormis quelques monuments préservés, ne rapporte sentimentalement et historiquement rien. C'est pour y rencontrer quelques amis: l'éditeur Loubatières dont les deux librairies sont des lieux de silence et de quiétude et les deux personnes que j'ai citées plus haut. Lorsque ma vue effleure le château comtal, je me souviens du temps où l'on avait eu l'excellente idée d'y installer un musée du costume consacré au XVe siècle. C'était une exposition splendide, les personnages et les vêtements ayant été créés par Bermans, de Londres. On eût dit les femmes et les hommes vivants.

Eh bien, ils furent vendus, je dirai même bradés à un cafetier qui en fit une exposition décevante. Alors que, précédemment, les sujets en fibre de verre «évoluaient» dans un cadre adéquat, ils furent transférés dans une maison ordinaire où, du même coup, ils perdirent toute leur distinction.

Par quoi les a-t-on remplacés ? Par les fanfaronnades de l'art dit «contemporain» dont on sait, évidemment, qu'il est la négation du beau et de l'utile.

La conclusion de ce bref voyage dans l'Ancien Temps ne saurait être optimiste. Si le Passé nous a fait ce que nous sommes, il convient de le respecter. Toute atteinte au patrimoine dont nous sommes les dépositaires est un crime qui, hélas! ne peut être puni. Il n'y a plus guère de respect pour les vieilles pierres, mais une certitude me console: toutes les innovations et constructions parasites dureront moins longtemps que leurs «ancêtres». Qu'elles se ruineront d'elles-mêmes ou des pelleteuses et des marteaux-piqueurs, après qu'on eut repéré des lézardes dans leurs murs permettront de les remplacer par des créations plus laides encore ... si la chose est possible.

C'est ce qui me consterne...et me console.